



NEIL SMITH

# INCUBATEURS

(NOUVELLE)

alto

DU MÊME AUTEUR

*Boo*, Alto, 2015

*Big Bang*, Les Allusifs, 2008; Alto, 2016

Neil Smith

# INCUBATEURS

Traduit de l'anglais  
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Smith, Neil, 1964-

[Bang crunch. Français]

Big bang

Traduction de : Bang crunch.

ISBN 978-2-89694-257-2

I. Saint-Martin, Lori, 1959- . II. Gagné, Paul, 1961- . III.  
Titre. IV. Titre : Bang crunch. Français.

PS8637.M565B3514 2016 C813'.6 C2016-940099-9

PS9637.M565B3514 2016

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier  
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement  
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**  
Funded by the Government of Canada

© Neil Smith, 2007

Titre original : *Bang Crunch*

Publié en accord avec Alfred A. Knopf Canada,  
une division de Penguin Random House Canada Limited.

Illustration :

Naoto Hattori, *Genesis*  
([www.naotohattori.com](http://www.naotohattori.com))

ISBN 978-2-89694-257-2

© Éditions Alto, 2016

*Pour Christian Dorais*



Tube bleu, tube vert, tube large, tube clair. On jurerait un album pour enfants du D<sup>r</sup> Seuss. Les tubes s'échappent des rois mages robotisés agglutinés autour de l'incubateur, s'infiltrent par les hublots de la boîte en plastique transparent et s'insinuent sous la peau gris-rose du bébé. Un dans la narine gauche de la petite. Un dans sa gorge. Un dans son bras à peine plus gros qu'un bâtonnet d'esquimau. Un autre encore envahit sa poitrine. La peau de sa poitrine est si fine. La mère de l'enfant distingue presque les minuscules organes qui se cachent dessous, comme les crevettes sous le papier de riz des rouleaux de printemps. La petite ne bouge pas. Ne pleure pas. Pour la mère, le bébé aux yeux bleu-noir est un extraterrestre posé en catastrophe sur sa planète. Séquestrée et gardée en vie par des G-Men chargés d'évaluer la menace que représente ce petit visiteur.

— Quel genre de maman seras-tu ? lui a demandé Jacob.

Assis côte à côte sur un tapis tressé, An et lui fixaient la chandelle vacillante qui se consumait sur la table basse d'An.

Elle a dit :

— Je ne serai pas une de ces mamans casse-pieds qui racontent par le menu l'épreuve des petites dents qui poussent.

Jacob l'a contredite :

— Je parie que tu seras une de ces mères comme on en voit dans les pubs à la télé. Tu sais bien, les angoissées qui s'interrogent sur les mérites respectifs du papier cul à deux et à trois épaisseurs.

An a pris sur la table une tasse en porcelaine bleue, genre espresso, et l'a tendue à Jacob.

— Une mère traditionnelle à mort, a-t-elle renchéri. Sortie tout droit d'un tableau de Norman Rockwell.

Souriant, Jacob s'est levé, a étiré ses longues jambes. Pendant qu'il était aux toilettes, An a mis un CD de jazz. Puis elle est allée s'allonger sur le lit. Avant la fin de la première pièce, Jacob est sorti de la salle de bains.

— Tu as fait vite, cette fois, a constaté An.

Jacob a répondu qu'il s'était entraîné à la maison. Il lui a tendu la tasse avant de lui poser un baiser sur le front.

— Je ne t'aime pas, a-t-il déclaré.

— Moi aussi je ne t'aime pas, a répliqué An.

Après le départ de Jacob, An a introduit le sperme dans une seringue. Elle a remonté sa jupe paysanne et baissé sa culotte. Puis elle s'est calée sur le lit, deux oreillers sous les fesses. C'était la première fois qu'elle essayait cette position. La force de la gravité aidant..., a-t-elle raisonné.

L'Unité de soins intensifs néonataux. Mieux connue sous le nom d'USIN. Les médecins prononcent « usine ». « Notre bébé est dans une chaîne de montage », plaisante Jacob. L'infirmière le regarde d'un air absent. Pour An, c'est un couvoir où les bébés sont en incubation. Ça sent le produit dont les dentistes se servent pour nettoyer les dents. Les incubateurs, une douzaine d'aquariums en tout, ne sont pas alignés. Ils sont disséminés çà et là, comme les pupitres dans les classes des instituteurs progressistes. Des ventilateurs bourdonnent, des écrans clignotent, des avertisseurs retentissent, un bébé glougloute à la manière d'un dindon. Pendant ce temps, les néonatalogues font leurs visites. Quelques-uns renversent sur les genoux d'An un plein bol de soupe à l'alphabet bouillante dont les lettres forment des mots incompréhensibles : rétinopathie de la prématurité, dysplasie bronchopulmonaire, ventilation spontanée en pression positive continue... D'autres disent, une main sur son épaule :

— Je sais que c'est difficile.

An a envie de leur crier :

— Crevez donc tous, vous et votre foutue usine !

Quatre mois après le début de la grossesse d'An, Jacob a emménagé au dernier étage de l'immeuble où elle habite. C'était, disait-il, le pavillon des réprimés parce que les anciens locataires, une femme et un homme boudeurs, avaient, au dire d'An, une personnalité passive-agressive. Pour exorciser les démons du couple, Jacob a vaporisé ses cartons de déodorisant au parfum de citron. « Si le mariage est une institution, se plaisait-il à répéter, les couples mariés devraient vivre en institution. » An se demandait s'il lui servait une mise en garde indirecte : Jacob et elle n'étaient pas mariés,

et ils étaient loin d'incarner l'idéal du D<sup>r</sup> Spock. L'idée de s'installer près d'elle était toutefois venue de lui. An avait entériné la décision. La proximité sans l'intimité : la perspective l'avait séduite. Elle n'avait aucune envie de partager le quotidien de Jacob ni d'un autre homme. Leurs manies répugnantes, par exemple laisser traîner des cotons-tiges croûtés de cire à côté du lavabo, la déprimaient. À l'époque de ses vingt ans, elle avait commis la folie d'emménager dans le loft de son petit ami. Devant sa bonne humeur de chiot, elle avait eu envie de le conduire à la campagne et de l'y abandonner.

— Certains couples survivraient peut-être si les conjoints n'étaient pas condamnés à vivre ensemble, a-t-elle lancé à Jacob, qui déballait un robot culinaire de la taille d'une sonde spatiale. Ils auraient peut-être intérêt à acheter deux maisons mitoyennes et à vivre chacun de son côté.

Fidèle à son habitude, Jacob a ri comme une trompette.

— Voilà l'explication de tes déboires amoureux, An. Tu as un mur mitoyen à la place du cœur!

Entre la vingt-troisième et la vingt-quatrième semaine de grossesse d'An, le placenta a commencé à se détacher de la paroi utérine. Le mur mitoyen de l'utérus, a songé An en écoutant les explications du médecin. Elle était allongée sous un projecteur du service des urgences de l'hôpital Royal Victoria. Les contractions se succédaient à intervalles d'une minute. Une infirmière, celle qui, un peu plus tôt, lui avait fait une injection d'antibiotiques, a crié :

— Le col est complètement dilaté!

Le liquide amniotique tiède dégoulinait sur les cuisses d'An. Peu de temps après, l'obstétricienne a annoncé :

— Je vois la couronne.

Je suis la reine Victoria, a songé An.

Puis elle a senti le besoin irrésistible de pousser. Lorsque le néonatalogue a soulevé sa petite fille, An a vu la minuscule enfant battre l'air d'un bras, comme pour éloigner tout le monde – les médecins, les infirmières et même sa mère épuisée et terrorisée.

Faisant fi des objections d'An, Jacob a organisé une fête, où la future maman a, comme il se doit, reçu une véritable pluie de cadeaux, d'où le thème de l'événement : les averses. Même la météo s'est mise de la partie : pour l'occasion, il tombait un petit crachin. D'abord, ils ont eu droit à une comédie musicale, *Les parapluies de Cherbourg*<sup>\*1</sup>, mettant en vedette la mère d'An, Lise, dans le rôle de la propriétaire d'un magasin de parapluies qui s'ingère dans la vie de sa fille, amoureuse d'un mécanicien au grand cœur. Le mécanicien lui fait un bébé, mais elle finit par épouser un importateur de diamants qu'elle n'aime pas, même si elle en vient à le respecter. Pendant que le public applaudissait à tout rompre, Jacob a murmuré :

— Il n'y a que les Français pour vous concocter une *comédie musicale*\* déprimante.

En coulisse, Lise a entraîné An dans sa loge et fermé la porte. Son maquillage était aussi fendillé qu'une toile de Rembrandt. Lise s'est assise devant sa table de toilette, puis elle a tiré des pinces à cheveux de sa perruque en

---

1. Les passages en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

forme de soufflé avant d'improviser à voix haute sur le thème de l'œuvre, les yeux rivés sur le reflet d'An dans le miroir.

— Au-delà de la passion et de l'amour absolu, il y a d'autres formes plus subtiles de dévouement et d'attachement.

Elle parlait fort, comme si elle n'était pas encore sortie de scène.

— Tu veux que j'épouse un importateur de diamants? a plaisanté An.

Lise lui a lancé sa perruque.

— J'essaie de comprendre, c'est tout.

An a remercié sa mère de ses vaillants efforts, vite réduits à néant: à la sortie de la loge, en effet, An a surpris Jacob en train de bavarder avec le mécanicien, la main sur la cuisse du bel acteur.

— Méfie-toi de ce garçon, a lancé Lise à son collègue. Il éjacule n'importe où.

— Comment s'appelle ton bébé, ma poupée? demande la grosse femme.

Elle a des cheveux crépus permanentés, des bras charnus.

— Je n'y ai pas encore pensé, marmonne An.

La femme est assise à côté d'elle dans le petit salon attendant à l'USIN. La chaise grince sous son poids. Sheila a donné naissance à un prématuré de vingt-neuf semaines.

— Nous avons l'intention d'appeler notre fils Alek, explique-t-elle. Mais à la naissance, il était rose et minuscule

et il miaulait comme un bébé kangourou. Alors nous l'avons baptisé Joey.

An a vu l'écriteau scotché à son incubateur : BONJOUR, JE M'APPELLE JOEY.

De nombreuses couveuses sont ainsi personnalisées. Même qu'on peut introduire des peluches par le hublot, comme on dépose un coffre au trésor au fond d'un aquarium. An raconte à la femme qu'elle a peur de porter malchance à sa petite fille en lui donnant un prénom. Elle s'étonne elle-même. Elle n'est pas superstitieuse et, d'ordinaire, elle ne se confie pas facilement à des inconnus. Comment expliquer le changement ? L'épuisement sans doute, ou encore, une overdose de chocolat au beurre d'arachide, celui que vend la distributrice automatique. Sheila saisit la main d'An et la serre entre les siennes.

— Non, non, non, insiste-t-elle. D'avoir un nom, ça l'encouragera à vivre, ta petite.

Au-dessus de la tête de Sheila, on voit une boulangère en train de pétrir une miche sur laquelle il y a la lettre « B ». J'ai vu la boulangère aux écus, j'ai vu la boulangère.

— Que pensez-vous de Boulangère ? demande An.

— Bérengère ! s'écrie Sheila. Un vrai nom de princesse. Il ne leur arrive jamais rien de mal, aux princesses. Elles vivent heureuses et ont beaucoup d'enfants !

Je l'appellerai B, se dit An.

An est née Anne Brouillette-Kappelhoff, amalgame du patronyme de sa mère canadienne-française et de celui de son père allemand. À l'école secondaire, question d'amadouer ce doublet rébarbatif, elle signait

souvent ses travaux du nom d'Anne B-K. À l'université, elle a pris l'habitude d'amputer son prénom de deux lettres. «A-N», écrivait-elle. Comme la mesure du temps, sauf qu'il fallait quand même prononcer «Anne». Le détail ne passait pas inaperçu. Il lui conférait une certaine dose d'excentricité. En plein ce qu'elle voulait : à vingt et un ans, elle en paraissait quatorze. Tandis que ses amies s'habillaient en noir, elle-même arborait des robes Laura Ashley à motifs fleuris, qu'accentuaient des Doc Martens montantes vertes. Dans son cours de création littéraire, elle a présenté «Que vos cheveux sentent bon», l'histoire d'une représentante Avon détraquée qui noie une ménagère de banlieue dans un bain de mousse. Le texte a beaucoup plu à un garçon qui portait un collier de chien et un polo au logo en forme d'alligator. Rien à voir, a-t-il dit, «avec les foutaises éthérées, lyriques et gnangnan» que soumettaient les autres filles. Celles-ci se sont aussitôt mises à détester copieusement le garçon. Il s'appelait Jacob.

Jacob chante «*supercalifragilisticexpialidocious*» à B parce que, dit-il, elle est remarquablement précoce pour son âge. À travers le plastique, il agite la main en direction de sa fille de quatre jours. Elle a la taille de son avant-bras et pèse cinq cent vingt grammes, soit en gros le poids des deux patates douces qu'An a fait cuire la veille. Chaque jour, B prend quelques grammes, l'équivalent d'une pièce d'un cent.

— Elle a ton front plissé, dit Jacob à An.

Perchée sur une chaise en plastique moulé posée à côté de l'incubateur, elle lisse le peignoir jaune que portent tous les parents et tripote le bracelet en plastique sur lequel est écrit MÈRE 8308. En face d'eux, Sheila est

assise, le peignoir ouvert et la blouse retroussée. Joey, âgé de deux mois, se pelotonne contre la poitrine de sa maman. Les prématurés plus vieux ont droit au contact peau contre peau. C'est ce que les infirmières appellent les «soins kangourou». Sheila fredonne *You Are the Sunshine of My Life* parce que Stevie Wonder était un prématuré. Jacob s'avance.

— Dis donc, Joe, mon pote, tu as les sourcils diablement fournis. Le portrait tout craché du camarade Staline.

— Tu traites mon fils de communiste? réplique Sheila.

Peu de temps après, Jacob, la chemise déboutonnée, tient Joey contre sa poitrine.

— T'es pas un despote communiste, murmure-t-il au bébé, qui ne porte qu'une couche. T'es rien qu'une tête de mioche, oui. Un flageolet flageolant.

Sheila explique à Jacob que son mari tient Joey avec autant d'aisance que s'il se baladait avec un sac à main.

— Mais toi, mon garçon, tu as ça dans le sang.

Ils chantent les louanges des soins kangourou. An n'en peut plus. Elle sort de l'USIN, prend l'ascenseur. Au rez-de-chaussée, elle se dirige vers l'extérieur. Une femme enceinte entre, la démarche chaloupée. Petite tête, ventre énorme – on dirait un point d'interrogation inversé : ¿. De la gorge d'An monte un seul sanglot, et la femme lui lance un regard surpris. An se dirige vers le râtelier à vélos du parking et s'assoit sur un dix-vitesses violet à selle banane. Il ne lui appartient pas, mais il ressemble à celui qu'elle avait quand elle était petite. C'est une journée de printemps, belle mais fraîche. Par le nez, An respire lentement et à fond, comme à son cours de yoga. Au bout d'une demi-heure, elle se sent presque sereine. Elle remonte à l'USIN, où PÈRE 8308 est devenu tragédien :

— Naître ou ne pas naître, bourdonne-t-il à l'oreille de sa fille. Telle est la question, mon BB.

Sur la scène se trémoussait un stripteaseur vêtu d'un manteau jaune de pompier et chaussé de bottes de caoutchouc. Le déguisement entravait ses mouvements, mais il faisait de vaillants efforts, avançait et reculait d'un pas traînant, au rythme d'un rap. « Faut pas me blâmer si je te fais damner », disait le refrain. Catou, amie libraire d'An, a grimacé.

— Je me demande encore comment tu as pu consentir à une horreur pareille.

Elle faisait référence au deuxième volet de la fête organisée en l'honneur de la grossesse d'An, tenu dans une boîte de striptease appelée Histoire d'eau. Au centre de la scène, derrière un rideau de douche transparent, le pompier, nu maintenant, se savonnait la poitrine, dégoulinant. Jacob avait réservé deux tables sur le côté, autour desquelles se trouvaient huit amies d'An : deux ou trois traductrices et quelques professeurs de l'université où Jacob enseignait la littérature russe. Au milieu de la table, il y avait un monceau de cadeaux pour le bébé : des anneaux de dentition, des pyjamas à pattes, un mobile fait de petits canards. Jacob brandissait son offrande au-dessus de sa tête : un clown de la taille d'une poupée de ventriloque, pourvu d'un nez bulbeux et d'une couronne de cheveux aux couleurs de l'arc-en-ciel. Il s'appelait M. Pinkelton. Jacob a appuyé sur son ventre et M. Pinkelton a laissé entendre une toux grasse de fumeur.

— Qui d'autre que Jacob pour offrir à un bébé un cadeau capable de le faire mourir de peur ? a dit An.

Catou a confié à An que, la semaine même, elle avait fait la connaissance d'un clown en chair et en os : un travailleur social qui venait à la bibliothèque déguisé en Bozo pour faire la lecture aux petits.

— Il est célibataire et il adore les enfants, a précisé Catou. Je pourrais te le présenter.

— Je suis enceinte de six mois, pour l'amour du ciel.

Sur la scène, le stripteaseur triturait ses organes génitaux à la manière d'un clown fabriquant un teckel à l'aide de ballons.

Lorsque, par le passé, elle avait consenti à rencontrer un homme à l'instigation de Catou, An avait souvent lu quelque chose dans les yeux du candidat. Moins de la passion qu'un besoin de passion. Elle-même n'arrivait pas à mobiliser autant d'enthousiasme. Le jeu de la séduction semblait invariablement dans le cabotinage, un peu comme dans les *téléromans*\* de sa mère. Celle-ci avait d'ailleurs un jour présenté sa fille à un acteur mélodramatique prénommé André, qu'An avait fréquenté pendant quelques mois. Il lui reprochait sans cesse le temps qu'elle passait seule. Lors d'un vernissage, il avait piqué une colère noire en la trouvant dans la ruelle en train de caresser un chat de gouttière.

— Tu te prends pour Greta Garbo ? avait-il lancé, furieux.

— Tu fais référence à la poubelle actrice du monde ?

Elle avait déniché dans les ordures des morceaux de choix à offrir à son protégé.

Après sa rupture d'avec André, An a dit à Jacob que c'était fini, pour elle, les relations amoureuses. « Fini ? a rétorqué Jacob. Mais tu n'as même pas commencé, mademoiselle Détachement, mademoiselle J'ai-peur-de-plonger.

C'est comme cesser de fumer quand on ne prend que deux cigarettes par jour. »

À l'occasion d'un autre rendez-vous arrangé par une amie, un immigrant coréen dont la maîtrise de la langue était encore imparfaite a demandé à An ce qu'elle « faisait pour la vie ». Avec un inconnu, on parle souvent de son travail pour briser la glace. C'est donc par là qu'elle commence le jour où, penchée sur l'incubateur de B, elle se décide enfin à se présenter.

— Je m'appelle An et je suis traductrice, murmure-t-elle.

Elle admet que son rêve est plutôt de faire de la création.

— Dessiner, écrire, jouer la comédie – j'ai un peu de talent, dit-elle. Parfois, il vaut mieux ne pas en avoir du tout. Comme ça, on ne se donne pas la peine d'essayer. Quand on en a un peu, on tente le coup malgré tout et on est déçu par ses échecs.

À l'université, explique-t-elle, elle s'est d'abord spécialisée en littérature anglaise. Les profs, cependant, étaient d'une intelligence si féroce que leur QI laissait des égratignures sur son ego. Alors, elle s'est inscrite en traduction. Elle travaille aujourd'hui comme pigiste. Surtout des sous-titres pour des documentaires télé. Elle a pour tâche de condenser les mots des gens, d'en faire des phrases concises qui tiennent au bas de l'écran.

— De quel droit je leur fais dire des choses, B? chuchote-t-elle. La plupart du temps, je n'ai même pas les idées claires.

À l'autre bout de la pièce, Sheila observe An. Elle lève le pouce. Traduction : enfin !

An aime bien Sheila. C'est plus fort qu'elle. La femme élève des *goldendoodles*, croisements de *golden retrievers* et de caniches, dans un chenil d'arrière-cour qu'elle appelle Doodsville. Elle montre à An une photo de l'endroit et des chiens, puis elle colle une photo de son bungalow de banlieue sur l'incubateur de Joey, l'image vers l'intérieur.

— Pour qu'il se sente chez lui, explique-t-elle à An.

À son petit marsupial, elle fait une promesse solennelle :

— Un jour, tu auras mon gros cul et la bedaine de bière de ton père.

À l'instar des néonatalogues, elle fait ses tournées, rend visite aux autres parents, pose des questions. Au Salon des Miches (ainsi qu'An l'a surnommé), Sheila appelle Jacob « ton petit mari ». Alors, An lui raconte. Derrière des lunettes aux verres en fond de bouteille, les yeux de Sheila s'arrondissent encore plus. Un père assis à proximité, celui qui appelle la mère de son enfant « la femme », marmonne :

— C'est pas bien naturel, tout ça.

An est trop fatiguée pour riposter, mais pas Sheila.

Elle se lève, ouvre la porte de l'USIN et fait voir la batterie d'appareils qui gardent les bébés en vie.

— Et ça ? C'est naturel, peut-être ?

À l'état naturel, l'air comprend vingt et un pour cent d'oxygène, explique le D<sup>r</sup> Amelios à An et à Jacob. B est allongée dans son incubateur, un petit bonnet de laine enfoncé sur son crâne pour garder la chaleur de son corps. Le tube clair qui descend dans sa gorge lui fournit de l'air. B tourne la tête de côté, comme pour se libérer.

— Cette petite merveille est à la fine pointe de la technologie, dit le D<sup>r</sup> Amelios.

Jusqu'à ce qu'il tapote le ventilateur, An croit qu'il fait référence à B.

— Il oscille si vite que les dommages aux poumons sont réduits au minimum, dit-il.

— Parce qu'il y aura des dommages? demande An.

Le médecin explique que l'oxygène est dangereux pour les prématurés, dont les poumons ne sont pas complètement formés. Un afflux trop grand risque de dilater les vaisseaux sanguins, de provoquer un détachement des rétines.

Un rien impatiente, An déclare :

— J'ai toujours pensé que l'oxygène s'en tirait à bon compte. Évidemment, on accable de reproches les gaz à effet de serre. Pendant ce temps-là, c'est peut-être l'oxygène qui nous tue à petit feu.

Le D<sup>r</sup> Amelios semble perplexe. Jacob prend un air embarrassé.

Pour la troisième fois en trois jours, il dit :

— Tu n'y es pour rien, An.

Elle répond sèchement :

— Je n'ai jamais pensé le contraire.

C'est un mensonge. Quelques mois auparavant, Jacob lui avait demandé pourquoi elle voulait un bébé, et elle avait dit la vérité. Elle avait l'impression de dériver. Élever un enfant aurait pour effet de l'ancrer. Aujourd'hui, elle a l'impression d'avoir jeté l'ancre par-dessus bord sans l'avoir au préalable attachée à son bateau.

À vingt-quatre semaines, les chances de survie d'un nouveau-né sont de soixante-dix pour cent. Les risques

de handicap grave s'élèvent à vingt pour cent. À vingt-trois semaines, les chances de survie ne sont plus que de quarante pour cent; les risques de handicap, en revanche, montent en flèche et s'établissent à soixante pour cent. An s'efforce de mémoriser les chiffres, un peu comme si elle préparait un examen de mathématiques. Lequel est le plus vieux? se demande-t-elle. Le bébé de vingt-trois semaines qui a passé deux semaines et demie en dehors de l'utérus ou celui qui est né il y a trois jours à vingt-cinq semaines? Assise sur sa chaise en plastique, elle regarde une infirmière enduire la peau d'un bébé de Vaseline pour qu'elle reste bien humide. Sous les yeux d'An, on pose sur la tête de Joey un appareil respiratoire qui ressemble à un scaphandre. C'est ce qu'on appelle la VSPPC. Que désignent les lettres, déjà? Concentre-toi, merde. Rappelle-toi seulement le sens de ce foutu acronyme et tout ira bien. Elle se sent nauséuse, étourdie. Elle se penche, passe les bras sous ses genoux, adopte la position recommandée en cas d'atterrissage forcé. Elle a la tête lourde, et son crâne est un petit parc pour bébé rempli de nouveaux mots. On appelle microprématurés les bébés extrêmement prématurés. On appelle parfois les incubateurs «couveuses», comme pour les poussins. Sans oublier la litanie sans fin des maux possibles: bradycardie, apnée, dysplasie broncho-pulmonaire, désaturation, diplégie spastique, trachéotomie, rétinopathie de la prématurité.

Jacob apporte à An un café au lait qu'il a acheté à côté. Les mains serrées sur le gobelet en polystyrène brûlant, elle grommelle:

— Je n'ai pas envie de ça.

Jacob l'assure qu'il a pris du décaféiné.

— Les avertisseurs, les tubes, l'oxygène qui tue, dit An. Je n'ai pas envie de tout ça.

Jacob soupire, lève le regard sur les fluorescents, le baisse sur B, qui porte un masque sur ses yeux, du genre de ceux qu'on distribue dans les avions. Jacob marmonne :

— Sans tout ça, elle mourrait.

— Mon utérus ne l'a peut-être pas rejetée sans raison, dit An, calmement.

Elle ne regarde ni Jacob ni B. Elle examine plutôt la poudre de cannelle qui flotte sur son café. Elle sent que Jacob la fixe.

— Tu es fatiguée, An, dit-il. Dans ton état, il faut éviter de prendre des décisions hâtives.

Écoutez-le ! Si adulte. Rien à voir avec le Jacob qu'elle connaît. Comment réagirait-il si elle débranchait les appareils, décrochait les tubes et laissait leur bébé mourir ? L'euthanasie. Enfant, elle entendait « lutte en Asie ». Elle s'imaginait des petites Chinoises, abandonnées sur le flanc de montagnes, qui s'accrochaient désespérément à la vie.

La mère d'An se charge de divertir les troupes. C'est du moins ainsi qu'An voit les choses. Lise est debout au centre de l'USIN, les parents agglutinés autour d'elle. Ils l'ont reconnue, bien sûr. Ils interprètent sans doute sa présence comme un augure favorable. Dans les années soixante-dix, Lise était la souris noire de l'émission *Les souris dansent\**. Le rôle a failli briser sa carrière : à la fin de la série, elle a eu un mal de chien à dénicher du travail dans des émissions pour adultes. Lise raconte aux parents la fausse couche qu'elle a faite vers la fin

de la trentaine. An, ses deux sœurs et leurs parents traversaient Chicoutimi en voiture quand sa mère s'est mise à saigner.

— Après, j'étais inconsolable, dit Lise. En me reconduisant dans la salle d'attente, l'infirmière qui poussait mon fauteuil roulant a dit : « C'est quoi, le problème ? Vous n'en avez pas assez de trois ? »

Les parents font de petits bruits réprobateurs et Sheila touche le bras de Lise en signe de compassion. Quand elle était enceinte, se souvient An, Lise avait l'habitude de faire sauter d'une pichenette des fleurs de pissenlit.

— Maman a eu un bébé et sa tête a sauté, disait-elle.

An examine sa mère qui, ravie d'être le centre d'attention, a les yeux tout humides. Elle a été une bonne mère, songe An. Sans blague. Même si, à l'occasion, en particulier lorsque Lise affublait An et ses sœurs de perruques et de costumes pour le *Petit chaperon rouge* ou *Heidi*, An avait la désagréable impression que sa mère répétait un rôle.

La tasse à espresso bleue, celle dans laquelle Jacob se masturbait, trônait sur le mur en béton du balcon d'An. À l'époque, déjà enceinte de deux mois, elle vomissait tous les matins dans l'évier de la cuisine. Jacob a décidé que, pour mettre toutes les chances de leur côté, ils devaient briser la tasse, la laisser tomber dans le parking, dix étages plus bas. Ils discutaient de l'art d'être parents, et Jacob décrivait les méthodes des siens, qui habitaient dans l'Ouest. Porté sur les crises de nerfs, son père geignait sans cesse. Après avoir découvert les Barbies volées que Jacob gardait en cachette, son père les avait emportées dans la remise, où il les avait décapitées.

— Je l'ai supplié d'épargner la Noire. Elle était unique  
— la Barbie africaine.

An a parlé de ses parents. Ils étaient si amoureux l'un de l'autre qu'ils prenaient encore des bains de mousse à deux, pendant que des chandelles parfumées se consumaient autour d'eux.

— La profondeur de leur amour a suscité en toi des attentes qu'aucun garçon ne peut satisfaire, a plaisanté Jacob.

— Merci, docteur Demédeu, a répondu An en poussant la tasse bleue dans le vide.

An parle à B de Jacob, de son cynisme bidon, du semblant d'originalité qu'il affecte, de ses cheveux teints bleu-noir, du lézard qu'il s'est fait tatouer sur la hanche. Il a menacé de mettre de l'ecstasy dans le refroidisseur d'eau du Salon des Miches. De faire jouer de la musique planante par la sono. *Rave* à l'USIN! Des pères en manque se défoncent. Des mères dansent avec le ventilateur de leur rejeton.

— La vérité, B, c'est que Jacob est encore plus fleur bleue que toutes mes sœurs et mes copines réunies. En allant récupérer ses vêtements chez le teinturier, il tombe amoureux deux fois.

La véritable originale, admet An, c'est elle.

— Je ne tombe pas amoureuse. Par contre, il m'arrive d'aimer bien. Je pourrais probablement aimer bien à mort.

Elle fixe le visage de B, déformé par le tube enfoncé dans sa bouche. À la blague, Jacob avait taquiné la mère d'An, lui avait demandé pourquoi, en français,

on n'avait qu'un mot pour l'amour, au contraire de l'anglais, qui établit une distinction entre *like* et *love*. Pour les francophones, aimer bien, c'est aimer, avait répondu Lise.

— Et toi, B, qu'est-ce que tu en penses?

An passe la main par le hublot et, du bout de l'index, touche le coude de la petite.

An ouvre la porte de son appartement, qui sent encore le taupe. Deux semaines plus tôt, elle a repeint les murs de sa chambre de cette couleur. Dans le vestibule s'entassent les sacs renfermant les cadeaux reçus le soir de la fête, celui où les contractions ont débuté. La tête de clown malveillant de M. Pinkelton sort de l'un d'eux. La sonnerie du téléphone coupe court à l'envie qu'a An de tout balancer dans le vide-ordures. Elle ne répond pas. Toute la semaine, elle a répété à des parents et à des amis un refrain qu'on dirait tiré d'une chanson de Cole Porter. «Ce sont des choses qui arrivent.» Sur le balcon, elle débouche une bouteille de cabernet sauvignon. Au moins, je peux prendre un verre, maintenant, se dit-elle. En sirotant son vin, elle observe les serres aménagées au sommet du pavillon d'agriculture de l'Université McGill, à quelques pâtés de maisons. La présence de tant de verdure, si haut dans le ciel, est en soi miraculeuse et réconfortante. Dans la tour d'habitation qu'An aperçoit à la diagonale, une femme sort une chaise sur son balcon et grimpe dessus. Pendant un instant vertigineux, An a l'impression que la femme va sauter. Elle accroche plutôt un lierre en pot.

An retourne à l'hôpital. Le soleil lui tape sur la tête. En entrant dans le Salon des Miches, elle s'éponge encore le front. Sheila bondit et se précipite sur An, qui sent le poids de la femme, la chaleur de son corps. Elle respire l'odeur grasse de son cuir chevelu. Sheila se met à sangloter. On dirait la toux rauque de M. Pinkelton. An essaie de lui caresser le dos et de reculer en même temps.

— Joey? demande-t-elle.

Jacob est assis sur une chaise en plastique dans une chambre privée au bout du couloir qui mène à l'USIN. Il berce B, emmaillotée dans une minuscule courtepointe aux carreaux verts et jaunes. On ne voit que le visage de la petite. Sans le tube, elle a la bouche en bouton de rose de Jacob. Il chante. Doucement, lentement, comme si la chanson, qui porte sur le mot le plus long du monde, était une berceuse. An l'a choisi comme père en se disant qu'il ne s'attacherait pas. Le voici pourtant – en train de bercer sa fille et de fredonner pour elle. An s'assoit sur le lit à côté de lui. Elle palpe la courtepointe. L'hôpital l'offre en souvenir aux parents : une courtepointe, une mèche de cheveux et une empreinte des pieds de leur bébé mort. Elle se demande si, sous la courtepointe, les pieds de B sont déjà noircis par l'encre.

— Tu veux la prendre? demande Jacob.

Elle se contente de toucher la tête de B, le tissu mou où l'on sent le pouls d'un bébé, mais où elle-même ne sent rien du tout. Jacob recommence à chanter d'une voix à peine audible. An fixe B blottie dans les bras de l'homme. Dans la salle d'accouchement, se souvient An, la petite avait repoussé tout le monde. Au bout d'un moment, elle dit :

— Je ne t'aime pas.

Elle attend la réplique habituelle de Jacob : « Moi aussi je ne t'aime pas. » Mais alors, il lève sur elle un visage qui a la couleur de la cendre. Il a compris ce qu'elle voulait dire.

— Pourquoi ? demande-t-il, l'air peiné et perplexe.

— Mais je l'aimais bien, elle, dit An sur un ton presque suppliant. Je l'aimais bien à mort.

Jacob commence à pleurer sans bruit. Lorsqu'il a terminé, il murmure :

— C'est déjà quelque chose.

Et An, les bras serrés sur la poitrine, comme pour éviter de voler en éclats, espère qu'il a raison.



## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Antoine Tanguay, Tania Massault et Chloé Legault à Québec, Paul Gagné et Lori Saint-Martin à Montréal, Brigitte Bouchard à Paris, ainsi que Michael Schellenberg, Dean Cooke, Ron Eckel, Suzanne Brandreth et Anita Chong à Toronto.

## DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN  
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD  
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI  
Traité de balistique  
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS  
Catéchèse

Eleanor CATTON  
Les Luminaires

Sébastien CHABOT  
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE  
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS  
Maleficium  
La chambre verte

Patrick deWITT  
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER  
Nikolski  
Tarmac  
Le romancier portatif  
Six degrés de liberté

Nicolas DICKNER et  
Dominique FORTIER  
Révolutions

Christine EDDIE  
Les carnets de Douglas  
Parapluiés  
Je suis là

Max FÉRANDON  
Monsieur Ho  
Un lundi sans bruit  
Hors saison

Isabelle FOREST  
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER  
Du bon usage des étoiles  
Les larmes de saint Laurent  
La porte du ciel  
Au péril de la mer

Steven GALLOWAY  
Le soldat de verre

Karoline GEORGES  
Sous béton  
Variations endogènes

Tom GILLING  
Miles et Isabel ou  
La belle envolée

Rawi HAGE  
Parfum de poussière  
Le cafard  
Carnaval

Clint HUTZULAK  
Point mort

Toni JORDAN  
Addition

Andrew KAUFMAN  
Minuscule  
Les Weird

Serge LAMOTHE  
Le Procès de Kafka et  
Le Prince de Miguasha (théâtre)  
Tarquimpol  
Les enfants lumière

**Lori LANSSENS**

Les Filles  
Un si joli visage

**Margaret LAURENCE**

Une maison dans les nuages

**Catherine LEROUX**

La marche en forêt  
Le mur mitoyen  
Madame Victoria

**Marina LEWYCKA**

Une brève histoire du tracteur en Ukraine  
Deux caravanes  
Des adhésifs dans le monde moderne  
Traders, hippies et hamsters

**Annabel LYON**

Le juste milieu  
Une jeune fille sage

**Howard McCORD**

L'homme qui marchait  
sur la Lune

**Anne MICHAELS**

Le tombeau d'hiver

**Sean MICHAELS**

Corps conducteurs

**David MITCHELL**

Les mille automnes de Jacob de Zoet

**Claire MULLIGAN**

Dans le noir

**Elsa PÉPIN**

Les sanguines

**Marie Hélène POITRAS**

Griffintown

**Paul QUARRINGTON**

L'œil de Claire

**C S RICHARDSON**

La fin de l'alphabet  
L'empereur de Paris

**Diane SCHOEMPERLEN**

Encyclopédie du monde visible

**Emily SCHULTZ**

Les Blondes

**Neil SMITH**

Boo  
Big Bang

**Larry TREMBLAY**

Le Christ obèse  
L'orangerie

**Élise TURCOTTE**

Le parfum de la tubéreuse

**Hélène VACHON**

Attraction terrestre  
La manière Barrow

**Dan VYLETA**

Fenêtres sur la nuit  
La servante aux corneilles

**Sarah WATERS**

L'Indésirable  
Derrière la porte

**Thomas WHARTON**

Un jardin de papier  
Logogryphe

**Alissa YORK**

Effigie

## DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

**Alexandre BOURBAKI**

Traité de balistique

**Martine DESJARDINS**

Maleficium

L'évocation

**Patrick deWITT**

Les frères Sisters

**Nicolas DICKNER**

Nikolski

Tarmac

**Christine EDDIE**

Les carnets de Douglas

Parapluies

**Max FÉRANDON**

Monsieur Ho

**Dominique FORTIER**

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

**Rawi HAGE**

Parfum de poussière

**Andrew KAUFMAN**

Tous mes amis sont des superhéros

**Lori LANSSENS**

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

**Margaret LAURENCE**

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

**Catherine LEROUX**

La marche en forêt

Le mur mitoyen

**Annabel LYON**

Le juste milieu

**Marie Hélène POITRAS**

Griffintown

**C S RICHARDSON**

La fin de l'alphabet

**Larry TREMBLAY**

Le Christ obèse

L'orangerie

**Thomas WHARTON**

Un jardin de papier



Composition : Hugues Skene  
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto  
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1  
Québec (Québec) G1K 3A9  
[editionsalto.com](http://editionsalto.com)